Un dimanche dans les colonies françaises d'Afrique : la Côte d'Ivoire dans la première moitié du XXe siècle

par Alain Tirefort *

Loin de nous l'intention de dresser un tableau de la vie quotidienne des Européens d'Afrique noire à la veille de la Première Guerre mondiale[1]; pourrait-on d'ailleurs le faire, compte tenu des données dont nous disposons à l'heure actuelle ? Cependant, les sources qui permettent d'appréhender les pratiques culturelles du colonat, ainsi que de souligner le style de vie des Européens, ne cessent de s'accroître, comme en témoigne la série de cartes postales et de clichés photographiques mis à notre disposition par notre collègue Jean-Jacques Fadeuilhe[2]. Déceler comment les Blancs vivent aux colonies suppose de développer l'accès aux archives privées, mémoires écrites et albums de famille, où sont conservés les souvenirs-témoins d'un temps passé souvent chargé de nostalgie ; or, nous ne disposons, la plupart du temps, que d'archives orales et administratives[3]. Essayons donc de les faire parler, car outre les mutations du colonat dans la première moitié du vingtième siècle, les « manières de Blancs » ne semblent guère s'être modifiées.

Rappelons tout d'abord que depuis les conquêtes de la IIIe République - 1879 en Indochine et en Afrique noire - toute colonie, membre de « la Plus Grande France », était une bonne affaire et devait être mise à contribution au seul service de la métropole ; l'économie française vivait au rythme de son empire[4].

En Côte d'Ivoire, le Blanc travaillait toute la semaine, du lundi au samedi soir. « *Avant la Côte d'Ivoire d'Houphouët (…), il était assez facile pour un Européen de gagner sa vie (…). Il est faux de dire que le Blanc travaillait moins que les indigènes, mais il pouvait faire fortune en quelques années* »[5]. « *Certaines femmes (françaises) travaillaient, surtout en brousse, mais la plupart en ville (Abidjan, Bouaké) restaient à la maison. Elles essayaient d'améliorer le confort de leur logement (…). L'épouse du Blanc avait beaucoup de choses à faire avec les problèmes domestiques et les réceptions* »[6].

Arrivé le samedi après-midi, avant que dans les années 1950 s'institutionnalise la pratique du week-end, dans une paillote secondaire à Vridi-Port-Bouët, route de Grand-Bassam, de Bingerville ou de Dabou (bord de lagune), le temps de repos était consacré aux loisirs et aux sorties récréatives.

Le dépouillement des dossiers de succession, pour le milieu fonctionnaire, révèle d'abord qu'aux yeux des indigènes comme à ceux des métropolitains, le style de vie des colons s'affirmait par la capacité d'afficher leur consommation : dépenses d'alimentation - boissons, dont l'absinthe « la fée verte », et les vins de Bordeaux - et de présentation (habillement, personnel de service).

Comme on peut le constater sur les clichés des plaques de verre, la colonisation impose des règles du paraître, en exigeant le respect d'une certaine « pudeur vestimentaire » au nom de la morale chrétienne et du souci de

* alain.tirefort@wanadoo.fr – Clichés collection Jean-Jacques Fadeuilhe.

[1] Un renvoi à nos articles : ″Un monde policé en terre ivoirienne : le cercle toubabou, 1904-1939″, *Cahiers d'Études africaines*, XXIII I-2, 1983 ; et ″'Manières de Blancs' : modes de vie européens en Côte d'Ivoire dans les années 50″, in *Documents et Enquêtes, CRHIA*, 2000, « La Côte d'Ivoire. ' Regards croisés sur les relations entre la France et l'Afrique' ».

[2] Un grand merci à notre ami qui, n'ayant pas le temps de mener à son terme tous ses projets, nous a cependant fait parvenir ces précieux documents.

[3] Cet article repose pour l'essentiel sur le dépôt des Archives d'Abidjan (ANCI), sur la richesse des données de la Chambre de Commerce d'Abidjan, sur une série d'interviews menés de 1976 à 1985, et sur quelques extraits de la presse locale.

[4] L'anticolonialisme français semble marginal au cours des années de l'avant et de l'après Premier conflit mondial. Pour ce qui concerne l'économie française, on pourra se reporter avec profit aux travaux de Catherine COQUERY-VIDROVITCH et de Jacques MARSEILLE.

[5] Témoignage recueilli à Abidjan. Français, originaire du Doubs, arrivé à Abidjan, en 1949, à l'âge de 33 ans (administration coloniale).

[6] Témoignage recueilli à Abidjan. Femme de planteur, originaire de l'Hérault, arrivée à Divo en 1949, à l'âge de 34 ans.

« civiliser » l'indigène, ainsi que de « la blancheur » ; et ce, à la différence des femmes indigènes dont la nudité est soulignée[7].

Plaques de verre (circa 1905-1910)
(communiquées par Jean-Jacques Fadeuilhe)

Affiche pour l'Exposition coloniale internationale de 1931 à Vincennes.
Une « Vénus noire » domine ses sœurs maghrébine et asiatique…

Le sérieux est de rigueur ; déjà, la conception d'un vêtement « fonctionnaliste » tant par rapport au climat qu'au travail, s'impose. Le complet-cravate, un style décontracté-chic, adopté par les élites africaines dans l'après Deuxième Guerre mondiale, marque bien d'ores et déjà symboliquement le souci constant d'appartenir à une minorité supérieure.

Bien sûr le chapeau - casque pour les militaires - est de rigueur, ne serait-ce que pour éviter la chaleur débilitante des tropiques[8]. Le soir venu, l'apéritif se prend chez soi ou au cercle/club /association : boisson anisée ou équivalent, cognac-perrier[9] … Le cercle, déjà présent en Côte d'Ivoire à la veille de la Première Guerre

[7] Voir pour le sahel et l'Afrique noire, les nombreuses photographies de « nus » dont les légendes sont parfois fantaisistes ou encore l'affiche de l'Exposition coloniale internationale de Vincennes en 1931 dont une « Vénus noire » - Joséphine Baker ? - domine les femmes maghrébine et asiatique.

[8] On m'a maintes fois raconté l'histoire de prêtres et de bonnes sœurs portant une protection contre le soleil qui pouvait les atteindre à travers les vitraux des églises : une phobie parmi tant d'autres, telles la hantise des épidémies de fièvre jaune et des maladies infectieuses, la solitude, ou la peur de ne pas se refaire une santé économique.

[9] Pour l'adoption du whisky-perrier, il faudra attendre la Deuxième Guerre mondiale.

mondiale[10], dégageant l'image idyllique que le colonat voulait donner de lui-même, ayant fait l'objet d'un article, nous ne reviendrons pas sur ce dernier, même s'il est un lieu / un temps fort de la vie sous les tropiques.

Le Cercle de Bouaké, **carte-photo anonyme (cachet 27 février 1929)**

Le Cercle de l'Union à Grand-Bassam, vers 1905 **(à gauche)** ***puis vers 1935*** **(à droite)**

Le Cercle "La Dahoméenne" à Porto-Novo. ***Intérieur du Cercle…*** **(anonyme, vers 1900)**

[10] Au début du Premier Conflit mondial, en 1915, la colonie de Côte d'Ivoire ne compte pas moins de neuf « clubs » dont six dans les principaux foyers européens : Grand Bassam (94 Français), Bingerville (83 Français) et Abidjan (88 Français).

Dans les années 1930, les dossiers de succession laissent entendre qu'en plus de l'alimentation et de l'habillement, une part non négligeable est faite aux dépenses de culture - livres, disques, spectacles, soirées au cercle, sports[11] -, avant que le cinématographe ne s'impose[12].

Le tennis du Cercle de Bingerville
Cliché L. Météyer, années 1930

Carte-photo anonyme, Bingerville, 1909

Le dimanche, c'est avant tout, que l'on soit ou non croyant, catholique ou protestant, le jour du Seigneur, consacré au culte en fin de matinée ; à/devant l'église du lieu, la communauté blanche se montre, se rassemble, se serre les coudes face aux autres. Les conditions d'installation étant spartiates pour les Pères, dépendant entre autres des indigènes et des matériaux disponibles, aux églises des débuts, fin XIXe siècle, faites de paille ou de lattes de bois, succèdent bientôt des bâtiments de briques de banco séchées au soleil[13].

---

[11] Le pouvoir colonial français, méfiant vis-à-vis des sujets soumis au code de l'indigénat, tente essentiellement de développer l'éducation physique et la préparation militaire en Afrique ; c'est à partir de l'armée et de l'école que le sport va être diffusé parmi les Africains vers la Deuxième Guerre mondiale. Quant aux Européens, comme le montrent les interviews et les photographies, les sports-rois, tant dans les colonies du sahel (Mali) que les territoires côtiers (Sénégal, Guinée, Côte d'Ivoire, Dahomey …), étaient le tennis et les boules de pétanque, le golf étant apparemment l'apanage d'une minorité.

[12] Si le cinéma ambulant projetait les premières bandes animées au Sénégal dès 1905, il faut attendre les années 1930 pour que celui-ci distraie les populations en Côte d'Ivoire ; Raymond Borremans, entrepreneur, basé dans cette colonie de 1937 à 1974, difficile à interviewer, n'a guère laissé de souvenirs à ce sujet. Pour ceux que cela intéresse, lire d'Odile GOERG : le livre *Un cinéma ambulant en Afrique. Jean Paul Sivadier, entrepreneur dans les années 1950* (L'Harmattan, 2020), ou son article ″En route sur les pistes du Mali avec Jean-Paul Sivadier : Le *Circuit Cinéma Africain* à la fin des années 1950″ (*Bulletin Images & Mémoires n° 48*, printemps 2016, p. 13-19).

[13] L'âge de la pierre ne viendra que pendant l'Entre-deux-guerres.

Notons par ailleurs que l'Église a épaulé l'action coloniale et favorisé l'emprise de la France ; on se doit cependant de préciser que si les prêtres et les missionnaires voulaient rester aux colonies et continuer leur œuvre d'évangélisation, ils n'avaient pas la possibilité de faire autrement. La réaction anticléricale de la métropole des années 1903-1914 n'a pas eu les mêmes incidences en Afrique noire qu'en France ; l'anticléricalisme devenu un article d'importation en AOF ne semble pas avoir empêché outre mesure la collaboration entre l'administration et l'Église[14] et amenuisé la fréquence des messes.

Ancienne église de Grand-Bassam, édifiée en 1896
Carte postale anonyme, avant 1910.

…elle cède en 1910 la place à la Cathédrale du Sacré-Cœur
Sortie de l'église, cliché Météyer, années 1920 ?

Quant au dimanche après-midi, les Européens se prélassent chez eux, au Cercle, ou se promènent au Plateau[15], sur un site ventilé et vert, au cœur de la ville blanche, ségrégué pour des raisons sécuritaires et hygiénistes.

Nous ne saurions terminer cet article sans remercier encore notre collègue pour nous avoir confié ces images qui « parlent » autant que les archives écrites, et permis d'exposer celles qui témoignent d'un autre temps où nostalgie et regard critique sont étroitement associés[16].

---

[14] La loi du 9 décembre 1905 relative à la séparation des Églises et de l'État, qui interdit toute subvention aux Églises, a principalement joué un rôle sur l'ouverture des écoles. La tenue des messes hebdomadaires n'en a que peu souffert.
[15] Le Plateau, au nord, incarne « la ville blanche » des colons, la lagune entre les baies du Banco et de Cocody marquant une séparation avec la ville indigène. C'est le quartier du pouvoir politique, économique et culturel que l'État ivoirien renforcera après l'indépendance.
[16] Pour ceux qui sont vraiment intéressés par la vie du « Bon temps », lire Roger VILLAMUR et Léon RICHAUD, *Notre colonie de la Côte d'Ivoire*, Paris, Augustin Challamel, 1903, chap V.

Sommaire du dernier *Bulletin d'I&M* : Études et varia

***Bulletin n° 78* - Automne 2023**

- *Ilassa Salgo :* Inauguration de l'exposition *Le Train d'Abidjan à Ouagadougou (1898-1958)* au Musée Communal Sogossira SANON de Bobo-Dioulasso
- *Jean-Jacques Fadeuilhe :* Un curieux montage photographique avec une photo de Samory
- *Patrice Garcia :* Histoire de la photographie à la Côte occidentale d'Afrique : Alphonse Owondo (1869-1904) Photographe en Guinée - Conakry
- *Jean-Marie Milleliri :* Exposition nationale coloniale de Marseille (1922). Nouvelle carte postale illustrée : le Palais de Madagascar
- *Hervé Percepied :* Le Sinaï égyptien : mythe ou réalité ? 1841, la carte cachée de Méhémet Ali
- *Kouadio Théodore Yao :* La gare d'Agboville (Côte d'Ivoire). État de conservation du bâtiment principal
- *Bernard Cheviyer :* René Cheviyer. Fonctionnaire en Afrique de 1939 à 1971
- *Alain Tirefort :* Gabon : La fin de la dynastie Bongo ?